

Ariane Dreyfus

Défense des ateliers d'écriture

Comment la poésie pourrait-elle être réactionnaire puisqu'elle avance ?

Elle avance même trois fois : vers l'inconnu (on ne savait pas qu'on le dirait, ou qu'on pourrait le dire), vers l'autre (le lecteur sans visage mais à l'oreille humaine et notre voix se tend), et vers le sans-fond de nous-mêmes. Autant de face à face qui nous offrent « *une place fraîche sur l'oreiller* ».

Et que m'offre aussi ma pratique des ateliers d'écriture. Voici pourquoi :

Je suis profondément persuadée que l'écriture est un artisanat, et que rien ne vaut « y mettre la main ». Ainsi, accompagner quelqu'un, au fur et à mesure de ses brouillons, dans la mise en forme d'un poème, m'a toujours passionnée. Sait écrire qui sait se relire. Guider les autres dans ce retour sur soi, y réfléchir avec eux, exigence et besoin de liberté mêlés, c'est vraiment comprendre ensemble, intimement, qu'il ne peut y avoir d'être sans faire.

Dans une société qui associe plaisir, et même bonheur, à la consommation d'objets ou de lieux aménagés pour « divertir », l'atelier d'écriture permet de s'engager dans une aventure entre soi et le monde, soi et les autres, ainsi qu'entre soi et soi-même, avec seulement une feuille et un stylo. Vivre, ce n'est pas consommer, mais entretenir des liens vivants avec ceux qui croisent nos jours et nos nuits. Continuer à vivre, c'est surmonter les épreuves en les symbolisant. Dans les ateliers, on écrit donc, mais on lit aussi aux autres. Ce va-et-vient constant entre le retrait attentif en soi et quelques pas vers l'autre qui ne recule pas mais s'approche du fond de son cœur, ce sont des moments rares. La confiance en soi ne peut naître que dans le rapport risqué à autrui, et ces occasions-là ne sont pas si fréquentes, non seulement dans le cadre scolaire, mais dans la vie tout court. J'ai vu des enfants rajouter quelques lignes à leur poème uniquement pour connaître une seconde fois ce bonheur d'être écouté par les autres. Ou recopier un poème à la main parce qu'un livre qu'ils avaient découvert allait repartir dans ma valise. Parfois, des mots comptent vraiment, et pas les objets. Tout le monde a droit à cette expérience, pas seulement les écrivains.

Pour autant, nous n'animons pas des ateliers d'écriture pour « faire » des écrivains car choisir d'écrire, c'est choisir un mode d'être qui ne se décide pas de l'extérieur et en si peu de temps. C'est choisir d'aller jusqu'au livre comme un autre corps, corps à la fois intérieur et offert, et qui toujours échappe. Choisir de disparaître peut-être définitivement pour apparaître du dedans.

Un poème tout seul n'ira pas jusque-là. Il ne veut que se poser un instant, qu'à travers lui quelqu'un puisse dire sans le dire, comme secrètement : « Regardez-moi, moi aussi je suis là ». Alors je regarde et je découvre, par exemple d'une petite Romane de CE2, cette merveille sur une feuille qu'elle m'a tendue, et c'était écrit en lettres minuscules :

Je perds en soupirs la moitié de la nuit
 Je somnole
 Je m'éveille de tes mains, de tes mains
 De tes yeux, de tes yeux
 De tes lèvres
 D'une rencontre demain

Ma présence en classe avait permis à cette enfant d'aller où elle ne soupçonnait pas : de son pupitre d'écolière à son avenir d'amoureuse. Pour elle un grand coup d'aile invisible, et pour moi, sa lectrice, un poème où je suis entrée, comblée. Car si l'écrivain a besoin d'un livre pour y habiter, au lecteur un seul poème suffit.

Autre souvenir mémorable, le premier poème de Pachka, élève de 6^e :

Je dis avec le sang :

C'est Noël
 Je ne vais pas écrire sur une page mais sur la neige

Car le sang sera distinct sur la neige et s'enfoncera en elle
 Alors que sur la page ça coulerait
 Et on ne pourrait pas lire

Le sang donnerait de la couleur au lieu du noir
 Ferait des petites taches pour encadrer

Le sang est mon encre
 Sans lui je ne serais plus
 Ne pourrais plus écrire des poèmes comme j'aime

Alors que pourrais-je faire d'autre
 Lire ceux qui auront pris ma place ?
 Non !

Ce garçon a raison de nous sommer de ne pas enfermer la poésie entre nos mains de poètes. La langue est un territoire commun, ou pour mieux dire : un pont où chacun devrait pouvoir passer au moins une fois dans sa vie d'une rive à l'autre, les deux rives étant lire et écrire. La poésie en acte est ce va-et-vient ; alors pourvu que le pont tienne bon encore !

Ariane Dreyfus est née en 1958 au Raincy. Professeure et poète. Derniers recueils : *La Terre voudrait recommencer* (Flammarion, 2010), *Nous nous attendons*, Reconnaissance à Gérard Schlosser, (Le Castor Astral, 2012), *La Lampe allumée si souvent dans l'ombre* (Corti, 2013), *Le Dernier Livre des enfants* (Flammarion, 2016).